

# MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10

MONTREAL, MARDI, 26 JANVIER 1847.

No. 7

## LETTRE DU R. P. NICOLAS POINT, MISSIONNAIRE JÉSUIE DE L'ORÉCON, *A une de ses Sœurs religieuses.*

De la réduction du S. Cœur, 25 mars 1846.

... Deux ou trois lettres en cinq ans, ce n'est pas trop; je suis bien sûr que vous dites même que ce n'est pas assez. Aussi si la longueur de ma dernière ne vous avait pas un peu dédommagée de la rareté des autres, je ne chercherais pas à m'excuser. C'était une relation de la première Communion des Cœurs d'Aléine que je vous priais de faire tenir à la personne charitable qui leur a envoyé de si beaux ornemens pour leur église. . . Nous allons faire quelques excursions dans le voisinage.

Le 5 janvier dernier ayant appris qu'un sauvage que j'avais baptisé il y a trois ans était mourant dans une peuplade située à 60 milles d'ici, et où la croix n'avait pas encore été plantée; je partis avec la permission du R. P. Supérieur pour le visiter; et j'arrivai à sa loge le lendemain au soir qui était le jour des Rois, pour lui administrer les derniers sacremens de la religion; on ne peut plus à propos. Car entre mon arrivée, et sa mort, il n'eut guères de moment lucide que celui dont je profitai pour l'y préparer. Jamais je n'ai vu de mourant mieux disposé. "Je ne puis pas être triste, me disait-il, car depuis mon baptême, mon cœur n'a cessé d'être pour Dieu." Autrefois comme tant d'autres il avait eu sa médecine. Un jour que je lui demandais quel était son Manitou? Il me répondit que c'était le loup. Voici comme il avait fait cette bonne acquisition: "Je ne pouvais disoit-il, garder aucun de mes chevaux; tous les loups étaient méchants. Un jour que je me sentais plus chagrin qu'à l'ordinaire, j'ai dit: loup, fais moi la charité. A l'instant un loup me répondit: si tu me pries, les loups ne mangeront plus tes chevaux. En effet depuis ce tems, les loups laissèrent mes chevaux tranquilles; ce qui a duré jusqu'à ce qu'ayant appris qu'il n'était pas bon de prier les loups, j'ai cessé de prier le Manitou. Alors les loups recommençant la guerre ont mangé mes chevaux jusqu'au dernier: mais c'est égal, j'aime mieux la prière que toute le reste."

Le bon vieillard qui était plus que centenaire, puisqu'étant déjà homme il avait vu au berceau le plus vieux de nos Cœurs d'Aléine qui devait avoir près de 90 ans, ayant appris en 1843 qu'une Robe noire était venu, chez les Cœurs d'Aléine pour les instruire, vint les visiter et la Robe noire le voyant dans de si bonnes dispositions, lui dit qu'elle ne voulait pas qu'il mourut sans avoir reçu le baptême. Quelque tems après, par un tems de dégel, il ne fit pas difficulté de s'embarquer à pied au milieu d'une plaine couverte d'un pied de neige, ce qui mettait pour le moins 15 milles de distance entre sa loge et la mienne. Quand il arriva, il était 10 heures du soir. Epuisé de fatigue, il ne put me dire que ces mots dans le moment: "Père, tu m'as dit que tu me donnerais le baptême avant un mois. Je ne veux pas mourir sans le recevoir. C'est pour cela que je viens te trouver." Il fut baptisé lui et sa femme deux semaines après. Quand il mourut il n'avait sur lui pour couverture qu'une peau de chevreuil, le petit crucifix de son baptême et, dans un petit papier, son nom qu'il conservait comme une relique. Il s'appelait Polycarpe.

L'hiver dernier je quittai la terre des Pieds d'Oreilles, où j'étais aller visiter le R. P. de Smet, pour nous en revenir à la réduction du Sacré Cœur. Après avoir remonté la rivière pendant deux jours, il nous resta à faire sur un lac un trajet de 30 à 40 milles. Nous étions quatre; deux sauvages, un Père Italien et moi, puis notre petit bagage. Et pour placer tout cela, nous n'avions qu'un canot d'écorce si petit, que nos personnes ne pouvaient s'y tenir autrement qu'assis. Si le tems eut été calme, le danger eut été petit, mais il ventait. Le soir, ayant mis pied à terre, nouvel embarras; au vent et au froid se joignit la pluie, état de choses qui dura environ 4 heures. Mais le pis de l'aventure, était le manque de vivres. Il ne nous restait pas de quoi donner un bon repas à nos rameurs qui nous disaient cependant que quand on ramait il n'était pas bon de jeûner. Bon gré mal gré, il fallut donc se résoudre à changer de position, d'autant plus qu'il aurait fallu pour nous faire un parapluie employer la moitié de notre lit, c'est-à-dire doubler notre couverture ce qui était loin d'assainir le plancher de notre cabinet. On se remit sur l'eau et on vogue pour revenir au point du départ, car le vent qui soufflait toujours entre les rochers à pic, qui entre eux et le lac ne laissaient pas de quoi mettre pied à terre, nous défendaient de passer outre. Nous avions à peine fait un mille que le vent rendu plus fort par la nouvelle disposition des

montagnes, nous força de faire au pied d'une roche une deuxième halte. Que faire? Il y avait sur la rive opposée trois loges de pieds d'oreille non baptisés, et dans une de ces loges une vieille sauvagesse que nous savions être fort malade. Nous regardâmes la position où la Providence nous avait placés, comme une indication de sa volonté, et nous résolûmes de faire notre devoir. Le lendemain de bonne heure (car tenter le passage plutôt, eut été par trop téméraire), "embarquons" tel fut le mot de tous: mais le lac était si houleux, qu'à peine embarqués, nos sauvages exprimaient déjà le désir du débarquement. Nous leur criâmes: "faites comme vous voulez." Nous comprirent-ils? Il y a apparence que non; car faisant force de rames, ils continuèrent leur route, mais les yeux si fixés sur l'autre rive qu'il était facile de voir qu'ils avaient besoin de chercher dans l'avenir un point d'appui que le présent ne leur donnait pas. "Arriverons-nous bientôt? disait de tems en tems un des Pères? arriverons-nous bientôt?—Oui, disait l'autre; bientôt." Mais que ce bientôt lui paraissait long, surtout quand il sentait les flancs du pauvre navire dans lequel nous étions, se gonfler et se retrécir comme une personne qui n'en peut plus. Que fallait-il pour nous mettre immédiatement à l'eau? bien peu de chose; mais le ciel avait ses desseins. Nous arrivâmes tous au port. En arrivant, quelle nouvelle! que la malade n'a plus qu'un souffle de vie. Vite, nous courrons et deux heures après, munie de bons passeports elle était partie pour le ciel. Nous restâmes six jours sur cette plage et le mauvais tems nous procura encore la consolation de baptiser six autres personnes. Que les voies de la divine miséricorde sont admirables!

A la fin de novembre dernier dix chefs ou notables de la nation des nez-percés se présentent à la réduction du S. Cœur pour se faire instruire. Il était à demi civilisés par le protestantisme, c'est-à-dire qu'ils étaient de ceux qui sont bien plus difficiles à gagner à Dieu que les purs idolâtres. Mais comme ils paraissaient bien revenus des erreurs protestantes, nous espérâmes que nos soins ne leur seraient pas inutiles. Pour des sauvages comme eux habitués à la bonne chair et ne se rendant guère, chez le ministre du voisinage que pour en faire une meilleure, ils furent, tout d'abord, mis à une rude épreuve; car après que leurs provisions furent finies, nous n'avions à leur donner qu'un bien pauvre maigre. Cependant après avoir passé la journée soit à nous écouter, soit à traduire les prières en leur langue, ils faisaient la répétition de tous pendant la soirée qui se prolongeait une bonne partie de la nuit. Si bien qu'au bout de dix à douze jours, ils savaient tout ce qui est de nécessité de précepte.

Un jour que je leur expliquais les images du chemin de la croix, le plus vieux et le plus jeune des chefs, qui est le plus influent, ne purent retenir leurs larmes.—"Quoi! disait celui-ci en sanglotant, le grand chef du ciel a souffert tout cela pour nous! jusqu'ici j'avais deux cœurs, mais c'en est fait, je ne veux plus en avoir qu'un."

Il semble, qu'instruits comme ils étaient, nous eussions pu leur donner le baptême; mais outre qu'ils n'avaient pas avec eux leurs femmes, l'expérience nous ayant appris qu'avec les Nez Percés surtout, il faut agir avec poids et mesure, nous avons envoyé l'accomplissement de leurs desirs à quelques mois, supposé la persévérance de leurs bonnes dispositions.

Depuis qu'ils sont retournés dans leur peuplade, il se fait deux prières dans chacun de leur camp, l'une à la manière protestante pour le parti protestant, l'autre à la manière catholique par les chefs dont je viens de parler. Comme ces chefs ont plus d'influence que leurs antagonistes, et que la grâce accompagne toujours la vérité, il est à espérer que bientôt il en sera des protestants sauvages, ce qui en est des protestants instruits de tous les pays quand une fois le cœur et l'esprit sont d'accord, espérance d'autant mieux fondée que les ministres de notre voisinage disent aujourd'hui qu'ils se sentent dans l'impossibilité de faire marcher droit les sauvages mis sous leur conduite, à moins d'avoir recours à la force armée.

Dans ma dernière chasse d'hiver avec les Têtes Plattes, nous fîmes la neuvième de St. François Xavier à l'intention des Pieds Noirs, c'est-à-dire pour obtenir leur conversion, et cela en reconnaissance de ce que nos chasseurs avaient fait bonne chasse sur leurs terres. Le camp Tête Platte était sur la route du retour, lorsque le 12 mars (jour où expirait la neuvième) Victor, le grand chef, sans raison apparente au jugement des autres chefs, se détermina à rebrousser chemin. Le camp le suit. A peine a-t-on fait quatre milles que Victor le premier aperçut dans le lointain un parti de Pieds noirs armés en guerre. Après s'être préparés au combat, les plus braves partent ensemble, les mieux montés arrivent les premiers.